

Un livre de découverte AB

Envies de crèche

une histoire de retour à la crèche et de retrouvailles avec des amis

CHRISTINE TEDDY

Envies de crèche

par

Christine Teddy

Première publication en 2025

Copyright © AB Discovery

Tous droits réservés.

Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, stockée dans un système de recherche, transmise sous quelque forme que ce soit, par quelque moyen électronique, mécanique, photocopie, enregistrement ou autre sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur et de l'auteur.

Toute ressemblance avec une personne, vivante ou décédée, ou avec des événements réels est une coïncidence.

Envies de crèche

Titre : Envies de crèche

Auteur : Christine Teddy

Rédacteurs : Michael Bent, Rosalie Bent

Éditeur : AB Discovery

© 2025

www.abdiscovery.com.au

CE LIVRE et tous les titres AB Discovery sont désormais également disponibles en livre audio.

Contenu

Chapitre un : La chambre d'enfant à l'étage.....	7
Chapitre deux : Berceaux vides.....	10
Chapitre trois : Sam et le déluge matinal.....	14
Chapitre quatre : Les choses qu'il ne pouvait pas dire.....	18
Chapitre cinq : Le message	22
Chapitre six : C'est arrivé à nouveau	25
Chapitre sept : Le piège doux.....	29
Chapitre huit : Quelque chose pour tout contenir	32
Chapitre neuf : Trois fois	35
Chapitre dix : Un test en porcelaine et pastel.....	38
Chapitre onze : La tétine et la nuisette	42
Chapitre douze : Instructions.....	45
Chapitre treize : La preuve du bébé	49
Chapitre quatorze : Le genre de bébé	52
Chapitre quinze : La boutique et le miroir	55
Chapitre seize : Preuve et permission.....	58
Chapitre dix-sept : Le rayon des vêtements de nuit.....	60
Chapitre dix-huit : La première nuit.....	63
Chapitre dix-neuf : Construire une place pour lui.....	65
Chapitre vingt : L'image.....	67
Chapitre vingt et un : L'invitation	69
Chapitre vingt-deux : La crèche	72
Chapitre vingt-trois : La question qu'ils devaient poser...	75
Chapitre vingt-quatre : Lumière du matin et lait.....	78

Envies de crèche

Chapitre vingt-cinq : L'après-midi de découverte de Sam	80
Chapitre vingt- six : Eliza explique les siestes.....	82
Chapitre vingt- sept : Un début en douceur	87
Chapitre vingt- huit : Samantha et Eliza : les prochaines étapes.....	91
Chapitre vingt- neuf : Une douce promenade l'après-midi	95
Chapitre trente : La première sortie de Samantha en poussette.....	99
Chapitre trente et un : Le premier rendez-vous de jeu de Samantha avec un autre petit.....	101
Chapitre trente-deux : La première visite de Samantha au magasin de jouets	103
Chapitre trente- trois : Samantha découvre le ramper...	105
Chapitre trente- quatre : Les moments de la chambre de Samantha.....	107
Chapitre trente- cinq : Une réalisation très spéciale	108
Chapitre trente- six : Le premier anniversaire de Samantha	110
Chapitre trente- sept : Le premier bébé ami de Samantha	113
Chapitre trente- huit : Le jardin caché.....	116
Chapitre trente- neuf : Un grand cœur	131
Chapitre quarante : Un premier jour à l'école pour bébés	135
Chapitre quarante et un : Un cercle d'aidants l'après-midi	138
Chapitre quarante -deux : Nuit chez Little Sprouts.....	141

Envies de crèche

Chapitre quarante-trois : Un nouvel ami.....	145
Chapitre quarante- quatre : Combien de bébés ?	154
Chapitre quarante-cinq : Planification de la pépinière agrandie.....	156
Chapitre quarante- six : Le café tranquille.....	163
Chapitre quarante- sept : Une visite optimiste.....	166
Chapitre quarante- huit : Observations du jardin.....	179
Chapitre quarante- neuf : Une promenade matinale courageuse.....	182

Chapitre un : La chambre d'enfant

à l'étage

La maison était silencieuse, à l'exception du tic-tac de l'horloge de parquet dans l'entrée et du souffle occasionnel du vent qui s'abattait sur les hautes fenêtres. Eliza Fairchild se tenait pieds nus sur le seuil de la chambre d'enfant, une main posée sur l'encadrement de la porte, l'autre enroulée autour d'une tasse de thé en porcelaine chaude. Elle sirotait lentement. Camomille. Son regard, calme mais concentré, scrutait la pièce avec le regard tendre d'une mère qui avait tout préparé – jusqu'au moindre détail – pour quelqu'un qui n'était pas encore arrivé.

La crèche n'était pas destinée à un enfant. Pas au sens habituel du terme.

Un doux papier peint pastel, peint à la main avec des nuages et des agneaux endormis, enveloppait la pièce d'un silence paisible. Un berceau en chêne clair, assez grand pour qu'un homme puisse s'y allonger confortablement, se dressait contre le mur du fond. Ses barreaux blancs brillaient au soleil. Un mobile, délicat et cousu main, dansait paresseusement au-dessus du berceau, chaque animal se balançant doucement, attendant. Non loin de là, une table à langer avec d'épaisses couches en coton, pliées avec un soin presque respectueux, était posée sous une vitrine remplie de culottes en plastique pastel et de flacons de talc. Un rocking-chair attendait dans un coin, ses coussins moelleux et accueillants.

Le regard d'Eliza s'attarda là.

La pépinière avait pris six mois à être construite. Elle ne s'était pas précipitée. Jamais. Sa vie, désormais libérée du stress des échéances et des appels professionnels, se déroulait lentement et avec soin. Après avoir vendu sa troisième entreprise, elle avait définitivement quitté le monde du commerce. Elle n'avait plus besoin de rien. Ses besoins, en fin de compte, étaient tout autres. Elle avait

Envies de crèche

beaucoup d'argent, mais avait besoin de quelque chose que l'argent ne pouvait pas acheter.

Elle entra dans la pièce et posa la tasse de thé sur la commode, à côté d'une grenouillère pliée, brodée de doux canards jaunes. Ses doigts s'attardèrent sur le tissu, l'effleurant délicatement comme pour apaiser un nourrisson invisible. La faim la saisit – non pas pour un enfant comme on le disait, mais pour quelqu'un qui avait besoin d'elle. Qui la lâcherait et lui ferait suffisamment confiance pour s'abandonner entièrement à ses soins ?

Pas seulement quelqu'un à nourrir et à habiller, mais quelqu'un à bercer, à essuyer, à câliner, à bercer. Quelqu'un qui comblerait le vide douloureux qui s'était insinué dans sa vie comme du lierre, malgré les nombreuses galeries d'art et les projets de voyage dans lesquels elle s'était enfouie. Elle voulait non seulement être mère, mais aussi nourrir, pleinement et inconditionnellement.

Le bruit de pas doux provenait de derrière elle.

« Élisa ? »

Elle se retourna. Sa mère, Margaret, se tenait sur le seuil, vêtue de son habituel chemisier en lin et d'un léger parfum de lavande. Son visage, ridé mais serein, exprimait le doux amusement de quelqu'un qui avait depuis longtemps accepté les particularités de sa fille.

« Je ne t'ai pas entendu entrer », dit Eliza.

« J'ai apporté la nouvelle couette que tu as demandée. » Margaret lui tendit une petite couverture pliée – bleu canard, bordée de satin. « Celle avec les éléphants. »

Le visage d'Eliza s'illumina d'un sourire plus profond. « C'est parfait. »

Margaret entra sans hésiter dans la chambre de bébé et déposa la courtepointe dans le berceau, la lissant de ses mains expertes. Elle jeta un regard affectueux et discret à sa fille.

« Tu as toujours été le même, depuis toute petite », dit-elle. « Tu n'as jamais voulu de poupées. Tu voulais des bébés. Mais des vrais. Tu emmitouflais des oreillers et me demandais de te regarder les nourrir. »

Eliza ne détourna pas le regard. « Je le fais toujours. »

Margaret hocha la tête. Il n'y avait aucun jugement, aucune surprise. Juste une compréhension mutuelle, transmise entre elles à voix basse au fil des ans, dans l'acceptation silencieuse qu'Eliza était telle qu'elle était.

« Je sais », dit-elle. « Tu as besoin de quelqu'un qui te laisse faire tout ça. Qui en a autant besoin que toi ? C'est rare. Mais ce n'est pas impossible. »

« Je suis prête maintenant », dit Eliza. « Tout est prêt. Je ne sais juste pas où il est. Je ne sais pas où est mon bébé. »

Margaret tendit la main et glissa doucement une mèche de cheveux noirs de sa fille derrière son oreille.

« Alors on le retrouvera », dit-elle. « Ensemble, s'il le faut. »

Pendant un long moment, ils restèrent là, immobiles dans le silence de la chambre d'enfant. Eliza respira l'odeur du talc et de la lavande. Son regard se posa de nouveau sur le berceau. Son cœur se serra, non pas de désespoir, mais d'attente.

Parce que quelque part, croyait-elle, il y avait un garçon qui ne voulait jamais vraiment grandir. Quelqu'un qui aspirait à être tenu, baigné, changé et adoré. Quelqu'un qui attendait d'être revendiqué, possédé de la manière la plus douce et la plus complète.

Et quand elle l'a trouvé, elle ne l'a jamais laissé partir.

Chapitre deux : Berceaux vides

La pépinière est restée intacte pendant des semaines.

Chaque matin, Eliza ouvrait la porte, humait le parfum poudré qu'elle cultivait avec tant de soin et passait la main sur le bord satiné de la couette du berceau. Mais elle ne restait jamais longtemps. C'était trop calme. Trop immobile. Trop obsédant.

Sa recherche avait commencé avec optimisme.

Des publicités discrètes, soigneusement formulées. Quelques publications exploratoires dans des communautés en ligne qui esquissaient le sujet sans être trop directes. Elle discutait avec des hommes – certains plus âgés, d'autres plus jeunes – mais aucun ne comprenait. Ou, s'ils comprenaient, ils ne comprenaient pas la *profondeur* de ses désirs.

La plupart pensaient qu'il s'agissait d'un jeu temporaire. Quelques jours de rêve, puis retour à la normale. Elle expliqua poliment sa vision : ni un jeu, ni un hobby, mais la vie. Une vie de nounou à temps plein qui ne porterait pas de pantalon, ne parlerait pas avec des mots d'adultes et ne se soucierait pas des factures. Quelqu'un qui ramperait si elle le demandait, boirait du lait maternisé tiède au biberon qu'elle tenait et dormirait dans ses bras, la couche trempée et un soupir de bonheur.

Un homme l'a ghostée après une conversation prometteuse. Un autre a ri – vraiment ri – et a dit : « *Tu es sérieuse ?* » Un troisième était disposé à le faire, mais ne manifestait aucun besoin émotionnel, seulement une curiosité superficielle, creuse et sèche. Elle en voulait plus. Elle voulait un vrai bébé – à supposer qu'il existe.

À la quatrième semaine, Eliza était recroquevillée dans son fauteuil à bascule, immobile et endolori. Le seul mouvement était celui du mobile au-dessus du berceau, projetant de douces ombres animales sur les murs.

C'est là que Margaret l'a trouvée.

La femme âgée entra discrètement, portant un plateau avec du lait chaud à la cannelle et un scone beurré. Elle le posa sur la table

d'appoint, s'accroupit près de la chaise et posa simplement une main sur le genou de sa fille.

« Élisa. »

Eliza cligna des yeux, puis baissa les yeux vers sa mère. « Je pensais être prête. J'ai fait le vide. J'ai ouvert mon cœur. J'en étais si sûre. »

« Tu es prête », dit Margaret. « Mais chérie, ce que tu désires est rare. Magnifique, mais rare. »

La voix d'Eliza tremblait. « Je me demande sans cesse si je suis brisée. Trop. Je reste éveillée et je me dis qu'il n'existe peut-être personne comme ça. Quelqu'un qui veut *être* ... à moi. Mon bébé, mon nourrisson, mon monde. »

Margaret s'assit sur le tapis de la chambre d'enfant, repliant ses jambes sous elle comme elle le faisait quand Eliza était enfant. « Laissez-moi vous raconter une chose que j'ai vue », dit-elle doucement. « Il y a d'autres femmes comme vous. Celles qui ne se soucient plus de ce que pense le monde. Qui passent leurs matinées à habiller leurs grandes filles de couches épaisses et de barboteuses à volants, qui chantent des berceuses à des garçons bien trop grands pour leurs bras, mais pas trop grands pour leur cœur. »

Eliza leva la tête, les yeux embués.

« J'en ai rencontré un », ajouta Margaret, un sourire étincelant. « Au spa du Dorset, au printemps dernier. Elle avait un adorable petit garçon – une quarantaine d'années, peut-être – mais il marchait en se dandinant, avec les couches les plus épaisses qu'on ait jamais vues. Elle m'a montré des photos, comme le font les parents fiers. Ils existent, Eliza. Certains ont déjà ce que tu veux. Tu n'es pas seule. »

« Je ne sais juste pas comment le trouver. Je ne veux pas que quelqu'un fasse semblant. Je veux quelqu'un qui *se sente vraiment* à sa place dans mes bras. »

Margaret regarda sa fille plus longuement. « Alors, tu te trompes peut-être de point de départ. »

"Que veux-tu dire?"

Envies de crèche

« Un adulte ne se réveille généralement pas un matin en disant : "J'aimerais qu'on me mette des couches lavables et qu'on me nourrisse de purée de petits pois sur un plateau de chaise haute." » Elle se pencha. « Mais réfléchissez... qui se *sent déjà* bébé, même sans le savoir ? Qui vit déjà une vie façonnée par ses besoins précoces ? Peut-être ne commencez-vous pas avec un fantasme, mais avec quelqu'un qui dort encore dans ses propres accidents. Quelqu'un de solitaire. Fragile. Quelqu'un qui a déjà besoin d'aide, même s'il ne dirait jamais *maman* ... Quelqu'un dont la condition de bébé est évidente pour tout le monde sauf pour lui-même. »

Eliza réfléchit à cette pensée. Une personne qui fait pipi au lit. Pas une joueuse de rôle ni une amatrice de sensations fortes. Quelqu'un de brisé en silence, de honteux, mais profondément dans le besoin. Quelqu'un qui avait besoin des soins d'une mère aimante.

Cela fit vibrer quelque chose dans sa poitrine. Pas de l'excitation, quelque chose de plus doux. Quelque chose comme *une reconnaissance*.

Margaret lui toucha la main. « Il y a des garçons qui se cachent sous des draps épais et se réveillent trempés et seuls. Qui aimerait, ne serait-ce qu'une fois, que quelqu'un les regarde et leur dise : "C'est bon, ma puce. On va te mettre dans un endroit sec." Et peut-être même qu'il sourie en le disant. »

Le silence qui suivit était plein de possibilités.

Eliza expira lentement. « Alors peut-être que je devrais changer de point de vue. Sortir un peu des sentiers battus... pour trouver ceux qui ne les suivent pas. »

« Exactement. » Margaret se leva et embrassa sa fille sur le front. « Arrête de chercher quelqu'un qui *veut* jouer les bébés. Cherche quelqu'un qui vit déjà comme tel, et à qui on n'a simplement pas dit que c'était bien. »

Eliza regarda vers le berceau, la douce courtepointe bleue pliée avec amour.

Elle hocha la tête.

Envies de crèche

La recherche n'était pas terminée. Elle ne faisait que commencer... dans un endroit plus paisible. Un endroit où les bébés vivaient sans savoir qu'ils étaient des bébés.

Chapitre trois : Sam et le déluge matinal

Sam se réveilla lentement, comme il le faisait toujours, la tête embrumée, le soleil perçant déjà les bords du rideau usé et une chaleur familière s'accumulant sous lui.

Non, pas encore !

Il resta immobile, clignant des yeux vers le plafond. L'odeur de renfermé était inimitable. Du coton humide. Dommage. Il n'avait pas besoin de regarder pour constater les dégâts. Pourtant, après une longue minute à se demander si peut-être... *peut-être* ... cette fois, c'était différent, il repoussa la couverture et baissa les yeux vers lui.

Trempé.

Son caleçon gris lui collait aux cuisses, lourd et moite. Le drap-housse sous lui était noirci par des taches qui s'étalaient, et la protection imperméable – qui n'était plus blanche mais légèrement jaunie par les années – se froissait légèrement à chaque mouvement.

Sam grogna et se roula sur le côté, enfonçant son visage dans l'oreiller avec un grognement de défaite. Son pouce trouva sa bouche sans réfléchir. Au moins, son oreiller n'était pas mouillé ce matin-là. Ce n'était pas toujours vrai.

Il resta là quelques secondes avant qu'il ne le retire avec un sifflement de frustration.

« Grandis », murmura-t-il pour lui-même.

Il se redressa lentement, les draps se décollant de sa peau avec un horrible bruit collant. À côté de lui, dans le creux où le matelas s'enfonçait, gisait un petit ours usé, avec un œil de verre et une fourrure emmêlée par le temps. Sam le ramassa et le serra contre sa poitrine un instant, puis le posa délicatement sur la table de chevet, à moitié recouvert d'une couverture de bébé défraîchie qu'il n'avait jamais eu le courage de jeter. À sa connaissance, c'était sa

Envies de crèche

couverture de bébé originale, qu'il avait trouvée des années auparavant et volée comme souvenir.

« Il n'est plus fait pour les câlins », se dit-il un jour, à l'université. « Il est juste... sentimental. »

Mais il le câlinait encore parfois, surtout après de mauvaises nuits comme celle-ci.

Avec un soupir, Sam se leva du lit et retira les draps, les déposant dans le panier à linge débordant de linge humide. Son appartement était petit et propre, mais sentait le linge fréquemment lavé. Personne ne lui rendait visite. Plus maintenant. Il gardait la porte verrouillée et les rideaux tirés. L'intimité était plus facile que les excuses. C'était trop dur de laisser les autres entrer dans sa vie. Il soupçonnait – sans vraiment le savoir – que les autres n'avaient pas ses difficultés ; qu'ils se réveillaient propres et secs, la vessie pleine, tandis que lui, trempé et la vessie vide. Il en avait toujours été ainsi.

Sa mère n'avait jamais été douce à ce sujet.

Elle appelait ça « la honte ». Il se souvenait encore des draps en plastique, des bains glacés du matin, des murmures furieux lorsqu'elle lui déshabillait le lit, tandis qu'il se tenait là, en pyjama trop grand, les yeux baissés. Il se souvenait des fessées occasionnelles. À huit ans, elle avait essayé de lui faire porter des couches. Pas des couches douces et confortables, mais des couches d'hôpital. Dures. Cliniques. Avec un regard noir et des avertissements sur *ce que portent les petits garçons lorsqu'ils se comportent comme des bébés*.

Il jura de ne plus jamais en porter. Les couches, ce n'était pas pour lui. C'était pour les bébés, et il n'était définitivement *pas* un bébé. Il pouvait à peine admettre qu'il faisait pipi au lit. Ce terme avait tant de sens et un tel pouvoir de souffrance.

Et il n'avait plus porté de couche depuis.

Mais dernièrement...

Ces derniers temps, il se réveillait plus mouillé. Beaucoup plus mouillé. Les plaques s'étendaient. Il ne se réveillait plus *seulement* mouillé, il se réveillait trempé. L'oreiller était souvent mouillé, et trop souvent ses pieds l'étaient aussi. Pire encore,

Envies de crèche

certains jours devenaient plus difficiles. Il avait commencé à remarquer des fuites en fin d'après-midi. Un filet s'il riait trop fort ou se retenait trop longtemps. Il avait ruiné trois sous-vêtements en deux semaines. Ça n'arrivait jamais. Alors que son énurésie devenait inexplicablement plus intense, ses journées devenaient de plus en plus difficiles. Il les appelait « ennuis », et non ce qu'elles étaient en réalité : des échecs.

Pourtant, il s'accrochait à la même phrase, murmurée chaque matin comme une prière obstinée.

« Je ne suis pas un bébé. »

Peu importait que son pouce glisse dans sa bouche quand il était anxieux. Ou qu'il gardait encore un gobelet dans le placard, car boire dans un verre au lit finissait toujours par se renverser. C'était son excuse. Ce n'était pas vraiment un gobelet pour enfant. Peu importait qu'il se promène dans son appartement en pyjama trop grand et en chaussettes épaisses à semelles en caoutchouc, ou que l'écran de verrouillage de son téléphone soit encore un mouton de dessin animé de son vieux livre pour enfants.

« Je ne suis pas un bébé », murmura-t-il à nouveau, les yeux fermés.

Mais les draps trempés dans ses mains semblaient plus lourds à chaque jour qui passait.

Il savait qu'il avait besoin d'aide. Pas seulement pour le pipi, mais aussi pour la solitude. Il n'en avait parlé à personne depuis des années. Qui comprendrait ? Qui verrait l'ours en peluche caché, la succion du pouce, le pyjama tout doux et le déni désespéré – et dirait : « *C'est bon. Tu n'as plus besoin de te battre.* »

Personne. Personne ne comprendrait. Personne ne voudrait comprendre. Et puis, qu'y avait-il à comprendre, de toute façon ? Il se contenta de faire pipi au lit et essaya de ne pas y penser pendant la journée, jusqu'à ce qu'il se glisse dans son lit aux alèses froissées et sente la fraîcheur de son oreiller et de l'alèse en dessous.

Il avait accepté cela.

Jusqu'à ce que la publicité apparaisse.

Plus tard dans la journée, son linge étant en train de tourner dans la machine et un paquet de pantalons secs fourré à la hâte dans un tiroir, Sam était assis sur le canapé, parcourant les pages en silence. Une petite annonce, à peine visible, attira son attention sur un forum spécialisé qu'il fréquentait rarement.

« Je cherche quelqu'un qui aspire à se libérer des fardeaux d'adulte. Pas un fantasme. Pas un jeu. Un vrai foyer. Un berceau bien au chaud. Quelqu'un qui t'aime pleinement, qui t'aime profondément et qui te garde au sec, en sécurité et adoré. Tu ne te réveilleras plus jamais seul. Promis. »

– *E.*

Le cœur de Sam battit un petit coup. Il cligna des yeux. Relis-le. Une fois, deux fois.

Son pouce retrouva sa bouche avant qu'il ne puisse l'arrêter.

Chapitre quatre : Les choses qu'il ne pouvait pas dire

Sam regarda l'écran.

L'annonce était toujours là, immuable, silencieuse dans sa confiance.

« *Un vrai foyer. Un berceau bien au chaud. Quelqu'un qui vous aime pleinement... Vous ne vous réveillerez plus jamais seul.* »

Il s'en est éloigné en cliquant dessus.

Puis j'ai cliqué en arrière.

Encore.

Son estomac était serré. Les mots « *berceau* », « *sûr* » et « *sec* » tournaient dans son esprit comme des mains tendres qui se tendaient vers lui – mais il recula, même à cette pensée. Son pouce effleura sa lèvre et il la repoussa.

« Non. Non. Oublie ça. »

Il se leva brusquement, arpantant son petit appartement comme un animal acculé.

« Je ne suis pas... je ne suis pas un bébé », dit-il à voix haute. Mais les murs restèrent silencieux. Seuls le ronronnement du sèche-linge et le léger froissement du protège-matelas lorsqu'il bougeait trop vite.

Sam ne *voulait pas* de berceau. Il ne voulait ni biberons, ni hochets, ni – Dieu nous en préserve – de couches. Il ne voulait rien de tout ça. Il avait grandi... quand avait-il grandi ? Il ne s'en souvenait plus vraiment. Son enfance était floue, et il préférait qu'elle soit ainsi.

Il voulait être au sec. Normal. Il voulait s'endormir dans des draps propres et se réveiller pareil. Il voulait aimer quelqu'un et être aimé, sans avoir besoin de cacher des sous-vêtements de rechange dans son sac ou de garder un pyjama de rechange sous son oreiller, « au cas où ».

Mais la vérité ? La vérité, c'est qu'il n'avait pas eu une seule nuit sans eau depuis des années. En fait, cela faisait si longtemps qu'il

pouvait compter sur les doigts d'une main ses nuits sans eau depuis. C'était à la fois incroyable et honteux.

Et la vérité, c'est que parfois, il se réveillait une heure seulement après s'être couché et savait – *savait* – qu'il avait déjà récidivé. Déjà mouillé. Déjà honteux. Les pires nuits étaient comme ça : trempé dès 22 heures, allongé dans la flaque chaude et humiliante jusqu'à ce qu'il replonge dans ses rêves, la joue striée de larmes et une main dans la bouche, pour mouiller à nouveau les draps quelques heures plus tard.

Il a blâmé le stress. Il s'est dit que c'était temporaire.

Il a menti.

Et il continuait à mentir, même à lui-même. Ce n'était pas temporaire, et ce n'était pas de plus en plus léger. C'était de plus en plus lourd.

Il repensa à cette soirée pyjama. Il avait onze ans. Assez grand pour savoir que ce n'était pas le cas – du moins, c'est ce qu'on lui disait toujours. Mais pas assez pour l'arrêter. Il se souvenait de la chaleur sous lui au petit matin, de l'odeur, de la panique. Le garçon chez qui il logeait – Tommy ? Toby ? – s'était réveillé et avait trouvé le lit de Sam mouillé et lui en larmes. Mais il n'y avait pas de rires. Pas de cris. Juste un silence gêné et un pyjama emprunté pendant que quelqu'un changeait les draps. Si seulement la maison était aussi détendue.

Le garçon n'en parla plus jamais. Sam soupçonnait que son propre pipi au lit n'était pas si lointain et se souvenait probablement encore de sa gêne.

Mais Sam n'oublia jamais. Et il ne dormit plus jamais chez elle. Non pas qu'il y ait jamais eu de propositions. Sam était un solitaire, et même les autres solitaires ne s'entendaient pas vraiment avec lui.

Depuis cette nuit-là, il savait que quelque chose n'allait pas. Pas seulement dans son corps, mais quelque chose de plus profond. Quelque chose de *puéril* ... Il détestait ce mot – détestait la façon dont il lui serrait la poitrine – mais il le suivait partout. Ce n'était pas seulement le fait de mouiller. C'était sa façon de se recroqueviller sur lui-même quand il pleurait. Sa façon de mâchouiller le col de son pull

Envies de crèche

quand il était nerveux. Son *besoin* de douceur, son besoin de routine. Sa façon de toujours garder une couverture au fond de son armoire, même s'il se disait que c'était juste pour le camping.

Il se souvenait de la voix de sa mère : sèche, grondante, à moitié murmurée au cas où les voisins l'entendraient.

« Tu es trop délicat pour ton propre bien. »

« Tu n'es plus un bébé, Sam. Arrête de te comporter comme tel. »

« Quelle fille voudrait d'un garçon qui fait pipi au lit et s'accroche à un doudou ? »

Au bout d'un moment, Sam a cessé de désirer les filles. Ni les garçons. Ni personne. Il avait trop peur d'être proche de qui que ce soit. Il avait maîtrisé la distance, appris à tenir les gens suffisamment loin pour qu'ils ne voient jamais sa literie, ne dorme jamais, ne lui demande jamais pourquoi il faisait toujours la lessive le jeudi, seul, systématiquement.

Il a créé un espace entre lui et le monde. Il s'y sentait plus en sécurité.

Mais une part de lui – petite, enfouie – aspirait à quelqu'un qui voie au-delà de tout cela. Quelqu'un qui ne broncherait pas en voyant sa honte. Quelqu'un qui ne le ferait pas faire semblant. Quelqu'un qui le serrerait dans ses bras quand il pleurerait sans lui demander *pourquoi*, et qui lui dirait les mots qu'il n'avait pas entendus depuis qu'il était petit, doux et confiant :

« Ce n'est rien, ma chérie. Ce n'est pas ta faute. »

Son cœur lui faisait mal. Il le niait, mais son for intérieur aspirait à être accepté comme le garçon brisé qu'il était intérieurement.

Et pourtant...

Le mot « *berceau* » l'effrayait toujours. Le terrifiait. Le mot « *couche* » lui renouait l'estomac. Ce n'était pas ce qu'il *voulait*, n'est-ce pas ? Non, non. Pas ça. Il voulait être au sec. Fort. Grand. Pas en couches comme... un bébé.

Mais alors pourquoi la publicité ressemblait-elle à une berceuse ? Pourquoi lui chantait-elle quelque chose ?

Pourquoi l'idée que quelqu'un le soulève et le mette en sécurité dans un endroit doux et rembourré lui faisait-elle mal aux yeux ?

Il s'est rassis.

Il ne répondit pas. Pas encore. Ses mains restèrent suspendues au-dessus du clavier.

Au lieu de cela, il murmura une chose dans le silence, à peine audible :

« Je ne suis pas un bébé... »

Ses yeux se fermèrent. Et l'espace d'un instant, une voix chaleureuse – imaginée ou remémorée – résonna doucement dans son esprit.

« Je sais que tu ne l'es pas. Sauf si tu le souhaites. »

Chapitre cinq : Le message

Eliza a vérifié sa boîte de réception dès son réveil.

C'était là.

Un message.

Court. Prudent. Envoyé à 2 h 17. Une heure matinale ridicule. Elle se demandait qui serait debout à cette heure-là. Puis elle sourit. Il y a bien des années, son petit frère veillait souvent au milieu de la nuit pendant que sa mère changeait ses draps mouillés. Il n'avait que dix ans, mais elle ne l'oublia jamais.

Elle retint son souffle en ouvrant l'e-mail.

Objet : Bonjour

Bonjour.

J'ai vu ton message. Je ne sais pas si je suis vraiment ce que tu recherches. Je ne suis pas un bébé, juste... un peu mou, je suppose.

J'ai eu du mal avec les gens. Je n'aime pas être proche. Mais j'aimerais parler à quelqu'un.

Désolé si ce n'est pas ce que vous recherchez.

- Sam

Elle l'a lu une fois, puis deux fois de plus.

« Juste un peu mou », murmura-t-elle. Ses doigts effleurèrent le bord de sa tasse. « Pas question de couches. Ni de régression. Mais... »

Elle le sentait : la tension, la peur, le désir. Son message était soigneusement dosé, sans rien dire de trop embarrassant, mais implorant discrètement un contact. Il y avait de la honte là-dedans. Et de la solitude. Il ne disait pas grand-chose, mais ce qu'il *ne* disait pas était particulièrement marquant. Cela en disait long.

« Il se cache », dit-elle à voix haute.

Sa mère leva les yeux de la table à manger, où elle tricotait à côté d'une tasse de café noir. « Est-ce que le petit a répondu ? »

Envies de crèche

Eliza tourna son ordinateur portable vers elle. Le regard de sa mère parcourut lentement l'écran, son expression calme et perspicace.

« Il est terrifié », dit-elle doucement. « C'est pour ça que c'est si court. »

« Je pense qu'il n'a reçu aucun réconfort. Et je ne pense pas que quiconque lui ait jamais dit qu'il n'avait pas besoin d'être un adulte. »

« Pourtant », dit doucement sa mère, « il ne dit toujours pas ce dont il a vraiment besoin. Il ne sait probablement pas comment. Tu crois qu'il fait pipi au lit ? »

Eliza hocha lentement la tête. « Presque certainement. Mais il n'en a pas parlé. Ce qui veut dire qu'il a honte. Et peut-être... qu'il pense que ça va nous faire refuser l'entrée. »

Sa mère claqua la langue avec compassion. « Pauvre bébé. »

« J'ai envie de répondre. Mais je ne veux pas l'effrayer. »

« Alors, sois au chaud », dit sa mère en posant le tricot, « mais sois claire. Tu devras lui demander ce qu'il ne dit pas. Fais-lui savoir que tu le vois, mais il n'y a *pas de mal* à être vu. »

Eliza réfléchit un long moment. Puis, d'un geste prudent, elle commença à taper.

Objet : Tu m'as écrit

Cher Sam,

Merci beaucoup d'avoir écrit. Tu dis que tu n'es pas un bébé, et c'est normal. Je ne suis pas là pour te dire qui tu es. Mais il est clair pour moi que tu es quelqu'un de très tendre, quelqu'un qui porte beaucoup de choses seul depuis longtemps. Je le vois bien.

La douceur ne me dérange pas. En fait, je l'adore. Je trouve la douceur et la gentillesse très précieuses chez quelqu'un, surtout dans un monde parfois si dur et froid.

Je me demande, Sam... si je te posais des questions difficiles – douces mais honnêtes –, serais-tu capable de répondre honnêtement ? Pas pour m'impressionner. Pas pour dire ce que tu penses que j'ai envie

Envies de crèche

d'entendre. Mais juste pour que je puisse comprendre tes petits secrets, tu as dû te cacher ?

Vous n'êtes pas obligé d'être autre chose. Mais...

Est-ce que tu te réveilles mouillé, chérie ?

Avez-vous du mal à rester au sec pendant la journée ?

Dors-tu avec un ours ou suces-tu ton pouce ?

Quand vous pensez aux berceaux, aux siestes ou aux peluches... ressentez-vous de la peur ? Ou quelque chose d'autre que vous ne savez pas comment nommer ?

Tu n'es pas obligé de tout me dire maintenant. Mais j'aimerais te connaître, si tu me le permets. Sans honte. Sans reproches. Sans faux-semblants.

Tu es en sécurité ici.

Chaleureusement,

Élisa

Eliza a lu le message, puis a appuyé sur « Envoyer ».

Sa mère lui tendit la main et la serra. « Il aura peur, ma chérie », dit-elle. « Mais si c'est ton bébé, au fond de lui, ça va ouvrir quelque chose en lui. Tu verras. Ceux qui sont encore des bébés peuvent le cacher à eux-mêmes, mais pas aux autres. »

Eliza hocha la tête. Elle n'était pas sûre que cela mènerait à quelque chose. Mais elle savait ce qu'elle avait lu entre les lignes de Sam : la tristesse indéniable de quelqu'un qui se réveillait trempé et seul, et qui souhaitait secrètement, peut-être même de temps en temps, que quelqu'un d'autre prenne le relais et dise :

« Tout va bien, chéri. Maman est là. »

Chapitre six : C'est arrivé à nouveau

Sam entendit le *ping* et regarda son téléphone.

Une réponse.

De sa part.

Sa poitrine se serra si fort qu'il ne pouvait plus respirer. Son pouce resta sur l'écran pendant près d'une minute avant qu'il n'ouvre le message. Il recevait rarement de bonnes nouvelles. Elles étaient presque toujours mauvaises.

Il l'a lu une fois.

Et puis encore.

Puis, la troisième fois, les mots commencèrent à se brouiller. Quelque chose dans sa poitrine se brisa.

Les mots n'étaient pas cruels. Ils n'étaient ni dédaigneux, ni condescendants, ni froids. Ils étaient... gentils. Doux. Prévenants. Et ils le voyaient – le *voyaient* comme personne ne l'avait jamais vu.

« *Tu te réveilles mouillée, chérie ?* »

Son souffle s'est arrêté.

« *Est-ce que tu dors avec un ours ou tu suces ton pouce ?* »

Il fixa la question. Ses lèvres tremblaient.

Il ne savait pas quand cela avait commencé, la chaleur s'accumulant sur ses genoux, seulement que cela s'était déjà produit au moment où il baissait les yeux.

Mouillé.

Trempé.

Son pantalon de survêtement lui collait, noircissait entre les jambes, et une petite flaque s'était répandue sous lui sur le bord du canapé.

« Non... » murmura-t-il. « Ce n'est pas possible ! Pas maintenant ! »

C'était son premier véritable accident depuis des années : *mouiller son pantalon* , et pas seulement la gêne nocturne au lit. C'était autre chose. C'était une perte totale de contrôle. Et pendant un bref instant horrifiant, il eut l'impression d'avoir été *réduit à l'état*